

PAGES CANADIENNES

QUÉBEC ET MONTRÉAL

Le cinq novembre 1866, le public charitable de Montréal était convié à une soirée musicale et littéraire organisée au profit des 18,000 incendiés de Québec. Les RR. PP. Jésuites avaient généreusement prêté leur magnifique salle académique au comité d'organisation, et S. G. Morseigneur de Mont-réal avait daigné honorer l'œuvre de son patronage. Tout ce que la ville renferme de distingué assista à cette fête de la charité. La salle était comble.

La partie musicale de la soirée comprit l'exécution par 150 artistes-amateurs du chef-d'œuvre de Félicien David, "le Désert"; Messieurs Hector Fabre et Joseph Royall firent chacun une courte conférence littéraire.

De la conférence de M. Fabre, nous avons extrait l'article suivant que nos lecteurs apprécieront d'autant plus, que le futur Commissaire canadien donne déjà en cette page la mesure de cet admirable talent de causeur et de conférencier qu'il a si bien développé par la suite.

C'était autrefois une affaire capitale, un événement dans la vie d'un homme qu'un voyage de Montréal à Québec. Il y pensait longtemps d'avance et avant de partir ajoutait un codicille à son testament. On se décide plus vite maintenant à aller en Europe et les malles sont plus tôt prêtes. La famille explorée allait reconduire au port le hardi voyageur, on lui faisait des recommandations touchantes, des adieux émouvants; on se jetait à l'eau pour lui serrer une dernière fois la main.

Le voyage se faisait en goélette. Parfois, au bout de huit jours de vents contraires et de navigation en arrière, on apercevait le toit de la maison paternelle et le mouchoir agité en signe d'adieu par une main infatigable; heureux si la barque ne faisait pas naufrage sur l'île Sainte-Hélène ou n'allait pas se perdre dans les îles de Boucherville.

Le lac Saint-Pierre était redouté à l'égal de la mer. On lui prêtait une humeur d'Océan, on lui attribuait des naufrages dont il était innocent. Régulièrement, en le traversant les estomacs sensibles avaient le mal de mer.

Le voyage durait parfois quinze jours. Les gens qui faisaient le trajet à pied vous dépassaient sans allonger le pas.

Aux goélettes succédèrent des bateaux à vapeur, qui n'allèrent guère mieux. Il fallait les faire remonter par des chevaux pour qu'ils pussent remonter le Pied-du-Courant. Ils arrivaient péniblement et essouffés.

Plus tard, les bateaux devinrent meilleurs, mais il fallut par patriotisme continuer à voyager dans ceux qui n'allaient pas. Les bons appartenaient à des Anglais, les mauvais à des Canadiens et le prix de passage sur ceux-ci n'en était pas plus cher. N'importe! on n'hésitait pas, on laissait les bureaucrates voyager à l'aise et l'on montait le cœur joyeux, le corps résigné, à bord du *Charlevoix*, du *Patriote* ou du *Trois-Rivières*.

J'en ai bien peur, il ne faudrait pas recommencer l'épreuve. De ce temps-ci, le *Patriote* voyagerait à peu près vite. Parmi ceux qui m'écoutent cependant, il y en a qui se souviennent avec bonheur du temps que je rappelle et qui recommenceraient volontiers à voyager dans le *Charlevoix*, si on leur rendait la jeunesse qui leur ferait trouver les lits moins durs et le trajet trop court.

Québec avait à cette époque un renom d'hospitalité, d'amabilité qu'il a conservé, quoique nos mœurs aient perdu de leur entrain. Aussitôt qu'on signalait un étranger à l'horizon, une partie de la population se portait à sa rencontre. Les uns s'occupaient de ses malles, les autres lui offraient leur voiture; on le débarrassait de sa canne, de son chapeau, de ses enfants. C'était à qui l'aurait le premier. On l'invitait à dîner, à se promener, à se fixer dans nos murs, à prendre une femme sans dot. Et du premier jour au dernier, il s'amusait, il engraisait. De retour à Montréal, on lui trouvait dix livres de plus et un entrain, une gaieté qu'on ne lui avait pas connus. Il ne se faisait pas répéter deux fois une invitation et se

plaignait du sérieux de ses concitoyens. Le printemps suivant, il reprenait à petit bruit la route de Québec et allait, dans la capitale, se dégourdir de son hiver.

L'hospitalité québécoise, de nos jours encore, a cela de particulier qu'elle n'attend pas pour s'offrir que le temps soit passé de l'accepter. Elle est spontanée, aimable, pressante. Dès l'arrivée, les invitations pleuvent, les portes s'ouvrent et les plats sont sur la table. En abordant les étrangers, on ne leur dit pas comme ailleurs:

—Tiens! vous voilà, vous arrivez. Quand partez-vous?

Il y a toujours un plaisir en train, une fête en voie de préparation. Si l'on ne se gaudit pas chez vous, c'est chez le voisin. Cela s'organise en un clin d'œil, le temps de faire aux invités habituels le signal convenu, pas de scène domestique, pas de complication de réveillon...

Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans des murs, est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs sans sortir de ce qu'on appelle la *société*; il faut ne pas franchir les fortifications, limites sociales aussi bien que militaires, ou aller hors barrières. Une fois qu'on a émigré dans le faubourg, on ne rentre jamais complètement en ville; on repasse la Porte Saint-Jean, mais les portes des salons vous restent fermées. Ne pas être de la *société*! châtiment terrible, peine infamante à laquelle une femme bien née préférera toujours la gêne, le pain sec.

Le premier luxe à Montréal, c'est de s'acheter de beaux meubles, puis de se bâtir une belle résidence. Depuis quinze ans, chacun a renouvelé son mobilier et reconstruit le toit de ses pères. L'entraînement a été tel, qu'il y en a qui ont élevé des monuments superbes qu'ils n'habitent qu'à moitié; ils demeurent au rez-de-chaussée et les chambres du premier étage restent fermées à clef. Lorsqu'arrivent quelques amis de la campagne, on tire le paquet de clefs et on ouvre le salon, la salle à dîner, la chambre à coucher, le boudoir.

En entrant, cela sent le vernis et tous les meubles roides et enveloppés d'indienne à ramage, sans la plus légère égratignure, sont rangés dans un ordre sévère. Le visiteur admire et est prié de ne pas s'asseoir.

À Québec, le premier luxe est d'avoir chevaux et voiture. Il y a tant de côtes qu'on se lasse d'aller à pied toute sa vie, et puis les promenades hors de la ville sont si belles! Cependant, autant que possible, le monde élégant se promène dans la rue Saint-Jean. Il se forme parfois, l'hiver, un long cortège d'équipages qui stationne à la Porte Saint-Jean, pendant que le défilé se fait lentement. C'est un grand embarras de voitures, mais un gracieux spectacle. Les piétons seuls en souffrent: ceux d'entre eux que l'on écrase reçoivent de prompts secours dans les excellentes pharmacies qui abondent sur le parcours ordinaire du *Tandem Club*.

C'est donc commettre une injustice envers Québec, que de le juger par ses maisons, il faut le juger par ses voitures et par l'usage constant que l'on en fait. On ne les garde pas sous remise et par conséquent l'on n'attend pas le bon plaisir des domestiques pour les en tirer. Vous en connaissez de ces braves gens que l'on ne voit jamais dans leur voiture, tant ils ont peur de l'usage; qui ne sortent point le soir, de crainte d'enrhumer leurs chevaux? À Québec je n'en connais point. Quant aux meubles, on les garde tant qu'ils se tiennent debout, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Les salons où l'on s'amuse ne sont pas les salons garnis de meubles élégants et fragiles qui inspirent le respect et commandent la circonspection. Vivent les salons qui ont de l'usage, dont les fauteuils ont vieilli sous les caiseurs! Le sans-gêne des meubles invite à l'intimité.

La population québécoise aime la vie au grand

air. Autant que possible, elle passe les belles journées hors de chez elle. La rue Saint-Jean est trop étroite pour la contenir. Je commets peut-être une imprudence en disant que la rue Saint-Jean est étroite, car le faible d'un certain nombre de Québécois est de la croire large, un peu trop large même...

La rue Saint-Jean a d'admirables succursales où les promeneurs sont à l'aise: la Plate-forme, le Jardin du Gouverneur, l'Esplanade.

La Plate-forme est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons diners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraîchit son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir; les conversations s'ajournent de jour en jour, on reprend le lendemain le fil du dialogue interrompu la veille. Vous ne connaissez pas l'adresse d'un avocat, employé, médecin ou journaliste à qui vous avez affaire, et vous dédaignez de demander au *Directory* un vil renseignement: allez sur la Plate-forme, tôt ou tard il y viendra. Les avocats, dossier sous le bras, cravate blanche au vent, y font une courte et imposante apparition avant l'ouverture de la cour; les médecins y envoient les convalescents, guérison garantie, et les maris leurs femmes quand elles s'ennuient, guérison également garantie; les employés y oublient l'heure du bureau; enfin les journalistes s'y félicitent de leurs articles, préparent en commun la polémique qui doit passionner leurs adhérents respectifs, s'entraident fraternellement en se fournissant des armes les uns contre les autres. C'est aussi sur la Plate-forme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs!

La vue de la Plate-forme est incomparable. Le spectacle est si beau, que je lui rendrai l'hommage discret de ne point le décrire, après tant d'autres qui n'ont point réussi à le bien rendre. Au matin d'un beau jour, on se croirait à Naples, avant la venue de Garibaldi. Qui que vous soyez, amant de la nature ou secrétaire d'un bureau de commerce, vous ne vous lasserez jamais de contempler ce vaste horizon, de respirer ce grand air, non seulement vous vous porterez mieux, à cause de l'exercice, mais encore vous sentirez la douce et puissante influence de la nature sur le cœur, sur l'esprit; vous sentirez vos idées s'agrandir, vos sentiments s'élargir, un rayon dorer vos chiffres, et peu à peu vous glisserez sur la pente de la poésie, mais d'avance promettez-moi de ne point rouler jusqu'aux alexandrins.

Un soir d'été, lorsque la Plate-forme est couverte de flâneurs, que Lévis se parseme de lumières, que la ville basse illumine ses rues étroites, ses longues lucarnes, et laisse monter la vive rumeur que fait le mouvement des affaires, que l'on distingue sur les eaux les grandes ombres des navires qui louvoient dans le port: la scène est d'une animation merveilleuse. C'est alors surtout que l'on est frappé de la ressemblance entre Québec et les villes européennes; on dirait une ville de France ou d'Italie transplantée: la physionomie est la même, et il faut que le jour revienne pour que l'on remarque l'altération de trait produite par le paysage en Amérique. Le vieil escalier de la rue de Lamontagne, bordé de magasins où le jour ne pénètre jamais, de boutiques que l'on ne saurait peindre, est un monument qui ne serait pas déplacé à Venise ou à Madrid. On rencontrerait sur ses marches ferrées *Figaro* en personne, que l'on ne songerait pas d'abord à s'en étonner et qu'on le saluerait comme une vieille connaissance, un joyeux ami; on verrait sortir une *seigneur* au long voile d'une de ces petites boutiques, qu'on se rangerait machinalement sur son passage, sans songer ensuite à se retourner...

Montréal est la capitale commerciale du Canada, Québec est la ville des grands souvenirs de notre histoire. C'est là que notre nationalité a commencé, et, pendant un demi-siècle, la ville de Champlain a abrité dans ses murs le Parlement national du Bas-Canada, à qui nous devons la liberté. Ne jetons jamais sur ce passé un voile que la postérité lèverait pour nous condamner; ne laissons jamais s'effacer de notre mémoire aucun souvenir, ne laissons se lézarder aucun monument.—H. F.